

## La dure réinvention de l'école

Jean-François Roberge, *Et si on réinventait l'école ? Chroniques d'un prof idéaliste*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2016, 152 pages

Normand Baillargeon, *La dure école*, Montréal, Leméac, 2016, 184 pages

Françoise Bouffière

Volume 11, Number 1, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouffière, F. (2016). Review of [La dure réinvention de l'école / Jean-François Roberge, *Et si on réinventait l'école ? Chroniques d'un prof idéaliste*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2016, 152 pages / Normand Baillargeon, *La dure école*, Montréal, Leméac, 2016, 184 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(1), 15–16.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# LA DURE RÉINVENTION DE L'ÉCOLE

Françoise Bouffière  
Orthopédagogue

JEAN-FRANÇOIS ROBERGE  
**ET SI ON RÉINVENTAIT L'ÉCOLE? CHRONIQUES D'UN PROF IDÉALISTE**  
Montréal, Éditions Québec Amérique, 2016, 152 pages

NORMAND BAILLARGEON  
**LA DURE ÉCOLE**  
Montréal, Leméac, 2016, 184 pages

Voici deux essais qui se prononcent sur ce que devrait être l'école. Ils sont écrits par des auteurs très différents en matière de positionnement politique et d'expériences professionnelles.

Dans le premier essai *Et si on réinventait l'école. Chroniques d'un prof idéaliste*, Jean-François Roberge, porte-parole de la CAQ en matière d'éducation et ancien enseignant, s'intéresse au fonctionnement de l'école dans le but de la rendre plus performante. Pour ce faire, il livre son programme en commençant par sonner l'alarme sur l'état actuel de l'instruction publique: taux de décrochage élevé, faible maîtrise de la lecture, nombre inquiétant d'enseignants qui quittent la profession au cours des cinq premières années de pratique, etc. Suivent une critique des structures du système scolaire actuel et une série de solutions très concrètes pour libérer l'école de ce qui la paralyse. Ce livre n'est dénué ni de bon sens ni de passion. Son auteur a une excellente connaissance du milieu scolaire primaire et secondaire, mais réinvente-t-il l'école, comme il le propose? Je n'en suis pas sûre.

Dans le second essai *La dure école*<sup>1</sup>, Normand Baillargeon, anciennement professeur en fondement de l'éducation à l'UQAM, constate lui aussi que «l'école est aujourd'hui au plus bas et qu'il y aura fort à faire pour remonter la pente» (p. 164), mais contrairement au député de la CAQ, il se penche essentiellement sur le «pourquoi» de l'éducation et plaide pour l'émancipation collective dont elle a la responsabilité. Ses propos invitent à la vigilance citoyenne et à la résistance, cette façon de dire non «pour et avec autrui» contre la société de surveillance, contre l'information biaisée et contre

tout ce qui fait de nous des êtres facilement manipulables, parce qu'insuffisamment éduqués, et par conséquent, inaptes à défendre la démocratie. Pour cet intellectuel, si le danger de propagande plane sur les médias, c'est celui de l'endoctrinement qui menace l'instruction publique dès que le système «l'enferme sur elle-même en n'outillant pas suffisamment les jeunes de connaissances solides, d'un vocabulaire commun, d'un sens critique et d'une culture commune qui leur permettraient de prendre part à la grande conversation démocratique.» (p. 8.) Telle est la finalité de l'enseignement pour Normand Baillargeon, alors que pour Jean-François Roberge, elle est d'ordre économique parce qu'en améliorant l'école, on lutte contre la pauvreté et on relance notre économie. L'un prône la transmission de la culture pour échapper à «l'enfermement souvent si lourd, de l'ici et maintenant» (p. 113), tandis que l'autre, plus terre-à-terre, cherche à raviver la flamme des enseignants à coup de réajustements internes «parce qu'en matière d'éducation le Québec ne peut se contenter de la note de passage» (p. 9).

## Est-ce une autre structure qui réanimera les passions éteintes? Faut-il judiciariser le statut des enseignants pour leur redonner la vocation?

C'est ainsi que, pour contrer le nivellement qui «a créé une véritable chaîne de médiocrité dans tout notre système scolaire» (p. 23), Jean-François Roberge propose, à chaque fin d'année du primaire comme du secondaire, un examen ministériel sur les matières de base avec des grilles de correction conçues par des enseignants en exercice. Il souhaite l'abolition des cibles inatteignables et effectivement plus nuisibles qu'autre chose.

Il y a de nombreuses idées dans ce livre pour un administrateur et elles plairont sans doute aux parents. Certaines semblent un peu futiles, d'autres, plus substantielles, proposent la transformation du modèle de gouvernances des commissions scolaires qui est, selon l'essayiste, un des facteurs de paralysie du système scolaire. «Il faut laisser les écoles respirer», répète à juste titre le député de Chambly en proposant de transformer les commissions scolaires en «centres régio-



naux aux écoles» qui devraient travailler pour celles-ci, et non les gérer. «Redonnons le pouvoir aux écoles et à leurs directeurs qui ne sont pas maitres à bord» (p. 35). Un changement de structure pour un autre? Je ne sais pas. On a vu ce que cela donne en santé!

Les élèves en difficultés manquent de ressources, constate-t-il. Certains élèves sont intégrables dans une classe et d'autres ne le sont pas. Fions-nous aux directions d'école pour doser le nombre d'enfants qui peuvent être intégrés dans une classe et faisons davantage confiance aux enseignants quand ceux-ci demandent des services (oui, mais encore faut-il que les services suivent!) Et surtout, encadrons les enseignants qui ne sont pas à la hauteur de la tâche. Pour ce faire, Jean-François Roberge livre un vibrant plaidoyer pour la création d'un ordre des enseignants, organisme neutre, extérieur à l'école, travaillant «en amont du processus d'embauche, à l'extérieur du cadre syndical patronal» et qui aurait le pouvoir d'imposer des mesures disciplinaires si nécessaire (p. 39).

L'auteur, très conscient de l'opposition des syndicats à cette idée, l'est-il suffisamment de celle des enseignants? Est-ce une autre structure qui réanimera les passions éteintes? Faut-il judiciariser le statut des enseignants pour leur redonner la vocation? Je ne le crois pas. Il faut comprendre que le député de Chambly a pour modèle le souvenir d'un ancien enseignant dépeint, comme étant un guide, un homme engagé qui dirige les activités d'un groupe parascolaire et qui sait «exciter les neurones de ses élèves», les captiver, etc. Ce modèle est animé par la passion. Puisque c'est la passion qu'il faut sauver, le député de Chambly, qui admet avoir rencontré beaucoup de pro-

<sup>1</sup> Je ne retiendrai ici que les propos sur l'éducation, propos condensés dans le deuxième chapitre du livre «Philosophie de l'éducation»; le premier chapitre de *La dure école* étant consacré à une critique des médias qui, comme l'école, ont la responsabilité de former la pensée citoyenne.

## LA DURE RÉINVENTION DE L'ÉCOLE

suite de la page 15



fesseurs motivés, condamne vivement, «ceux qui ne sont carrément pas à leur place, tous ceux qui se sont éteints au fil des ans en refusant de se mettre à niveau» (p. 39). Impute-t-il l'échec des élèves à ceux qui ont perdu la foi? Et si oui, pourquoi l'ont-ils perdu?

Jean-François Roberge se contente de nous rappeler que la réussite de l'élève passe par la création du lien affectif avec son enseignant, par la connaissance des programmes et les techniques pédagogiques éprouvées (p. 87). Cela va de soi, mais quelle est la nature de ce lien? Le sentiment de compétence de l'élève et celui du professeur sont intimement liés et c'est, selon moi, autour de lui que se tisse le fameux lien affectif. Il serait donc important de s'interroger sur ce qui crée le sentiment de compétence et sur ce qui le défait plutôt que miser sur des changements structurels pour ressusciter cette fameuse passion qui se meure dans nos écoles et que les *Chroniques d'un prof idéaliste* déplorent. Cette passion de l'enseignement ou cette vocation peut-elle être pensée en corrélation avec la tâche et les conditions d'enseignement? Il me semble qu'un professeur débordé peut se sentir vite impuissant et perdre la flamme qui l'habitait.

**Jean-François Roberge fait une série de recommandations sur la nécessité de doter les élèves d'une bonne culture générale, de leur apprendre à penser, de les ouvrir au monde. En cela, il rejoint la pensée de Normand Baillargeon.**

Jean-François Roberge fait une série de recommandations sur la nécessité de doter les élèves d'une bonne culture générale, de leur apprendre à penser, de les ouvrir au monde. En cela, il rejoint la pensée de Normand Baillargeon. Le lecteur trouvera dans le meilleur de *La dure école* de Normand Baillargeon, cette même préoccupation d'ouverture. Oui, l'école est fermée sur elle-même. Puisqu'il s'agit de produire des citoyens ouverts au monde tout en étant résistants à tous les préjugés qui naissent de l'absence de connaissance, l'universitaire valorise un projet pédagogique qui a le mérite de s'intéresser aux types de savoirs qui permettent une réelle transmission de la culture et un sens critique. Il réclame «un accroissement qualitatif de l'éducation scientifique donnée au plus grand nombre possible de gens, une compréhension des principes et des méthodes de la science» (p. 125) et insiste sur l'importance du vocabulaire commun. En mathématiques, il plaide pour une lutte contre la «mathophobie» afin de donner à chacun «une connaissance des mathématiques permettant de comprendre toutes ces données chiffrées, ces tableaux, ces sondages et autres dont

nous sommes désormais constamment bombardés» (p. 127), le but étant toujours la création d'un réflexe d'autodéfense intellectuelle. La littérature et les autres arts ne sont pas en reste, l'auteur reconnaissant l'importance de l'imagination.

Réinventer l'école me semble être d'abord une question d'ordre pédagogique. Comment aider l'autre à apprendre? Normand Baillargeon y répond à sa façon par une virulente critique de la réforme de 1999 appelée «Renouveau pédagogique». La réforme n'a pas tenu compte, selon lui, des recherches sur l'apprentissage qui «pointent vers une centration sur l'enseignant plutôt que sur l'élève et vers la transmission progressive et directe des savoirs hiérarchiquement organisés» (p. 129). L'universitaire rappelle, en citant Platon, qu'il faut du savoir pour apprendre et il est évident que le pas-à-pas a donné de bons résultats, ne serait-ce que parce qu'il permet aux élèves un contrôle sur leurs apprentissages. On comprend que l'essayiste reproche l'appui sur les théories les plus radicales du socioconstructivisme au détriment des théories du cognitivisme. J'espère cependant qu'il est bien conscient qu'instruire, c'est aussi mobiliser les élèves dans un agir créateur, collectif ou individuel. La réforme a apporté un certain renouveau de ce côté en instituant une pédagogie de projet capable de motiver les élèves. Elle a habitué les jeunes à faire des liens et ouvert les esprits, même si l'essayiste l'accuse à juste titre de «favoriser les enfants qui ont déjà acquis, à la maison, hors de l'école, nombre des prérequis qui permettent d'y fonctionner efficacement» (p. 167). Il est vrai que les professeurs comme les parents ont dû fermer les yeux sur le vocabulaire détestable du socioconstructivisme et son jargon qui complexifie tout pour ne rien dire. Pas facile de réinventer l'école! Et si on impliquait davantage les enseignants, si on les consultait davantage? C'est l'avis de Normand Baillargeon et le mien. Les enseignants font l'école, ils en sont les artisans et méritent qu'on respecte leur autonomie professionnelle, ne serait-ce que parce qu'ils savent ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

**Il est vrai que les professeurs comme les parents ont dû fermer les yeux sur le vocabulaire détestable du socioconstructivisme et son jargon qui complexifie tout pour ne rien dire. Pas facile de réinventer l'école! Et si on impliquait davantage les enseignants, si on les consultait davantage?**

S'il y a une chose sur laquelle les auteurs de ces deux essais sont d'accord, c'est qu'il faut absolument améliorer la formation des enseignants et j'ajouterais, en commençant par mieux les sélectionner. Jean-François Roberge insiste sur la formation continue et Normand Baillargeon réclame un renforcement de la formation des maîtres et une longue fréquentation des pédagogues du passé. Seule une formation digne de ce nom imposera, je crois, le respect de la profession et l'autonomie des enseignants. ❖



**L'Action nationale reçoit vos dons à titre d'organisme d'éducation politique et remet des reçus pour fins fiscales chaque année.**